

LIVRE PREMIER

DE L'INFLUENCE DES FEMMES. — DE LA NÉCESSITÉ  
DE LEUR ÉDUCATION.

## LIVRE PREMIER

---

### CHAPITRE PREMIER.

#### INFLUENCE DE DESCARTES SUR L'ÉDUCATION DES PEUPLES.

Le génie crée, le vulgaire consacre.

(Cécile Fér, *Pensées*, p. 123.)

Je commence à m'apercevoir que dans ce monde  
damné il n'y a de bon que la vertu. Je suis las du vice  
dont j'ai goûté toutes les variétés.

(Byron, *Mémoires*, t. I, p. 326.)

Notre siècle est lent à se former. Depuis quarante ans que nous combattons, rien ne se décide : il semble que le mouvement généreux imprimé aux esprits n'ait servi qu'à les diviser. On discute sur tout, on n'a de principes sur rien, et les règles de la morale, comme les délicatesses du goût, comme les doctrines de la philosophie, cessent d'être des lois à mesure qu'elles deviennent des opinions. Non, jamais l'esprit humain n'était tombé si bas ! jamais l'esprit humain ne s'était élevé si haut ! passant par tous les excès pour arriver à la vérité : des doctrines les plus rationnelles aux actions les plus insensées, des actions les plus glorieuses aux doctrines les plus

abjectes : philosophes, chrétiens, évangélistes, royalistes, congréganistes, jacobins, nous nous sommes montrés au monde couverts des oripeaux de l'empire, des guenilles des sans-culottes, et des scapulaires du jésuitisme, tenant d'une main la table sublime des droits de l'homme, de l'autre, le sabre de Buonaparte ou la hache de Robespierre, et tombant de chute en chute, de repentir en repentir, jusqu'à l'indifférence de tous ces objets de nos adorations. Alors on s'affranchissait des préjugés, on renonçait aux privilèges, l'intelligence reprenait sa place, et la civilisation grandissait ; alors aussi on faisait de la raison une idole, de la propriété un crime, de l'industrie une morale, de la terreur une politique, et de Marat un apôtre : la vertu avait ses gémonies, et le crime ses apothéoses. Étrange aveuglement ! au milieu de cette confusion universelle des principes, après ce drame sanglant où tant d'hommes ont manqué de cœur, après cette risible comédie où tant d'hommes ont manqué de mémoire, une seule chose reste stable : c'est la foi de chaque intelligence à sa propre infailibilité.

On n'imagine guère sans doute qu'une situation si bizarre ait pu naître des maximes de la sagesse. Il y a loin de nous à Descartes, démeublant et remeublant son âme en présence du monde civilisé, n'y laissant rien entrer sans l'étudier et le juger, repoussant le fatras de l'école, et cherchant la vérité dans les lumières de sa raison !

Et cependant cette première impulsion décida du sort de l'Europe. Les révolutions opérées par le génie

dans le monde des pensées se terminent toujours par une révolution dans le monde actif et populaire. Jusqu'alors la foi avait été la mesure de la sagesse, toutes les matières philosophiques et théologiques se décidaient en quatre mots : « Le maître l'a dit. » Les doctrines d'Aristote étaient aussi sacrées que celles de Jésus-Christ ; on les soutenait avec des syllogismes ; mais lorsque cette manière de raisonner ne suffisait pas, on en cherchait une autre : la flamme des bûchers fut pendant quelques siècles la dernière raison des docteurs, comme l'artillerie est la dernière raison des rois.

Descartes en appelle à l'examen ; et cette seule pensée donne, pour ainsi dire, un nouveau sens à l'Europe. Pour la première fois on ose contredire l'autorité du maître, et le monde intellectuel tout entier se trouve soumis au jugement de la raison. Un petit volume de cent pages, l'examen de conscience d'un officier de vingt-trois ans, médité sous la tente, achevé dans les loisirs d'une profonde solitude, venait de changer les destinées des peuples et des rois. Des peuples et des rois ! et cependant la méthode ne frappait que les erreurs de l'école ! mais sur ces erreurs, enseignées avec autorité, reposait tout le système social. Descartes crut réformer la philosophie, et non changer une civilisation ! Quelles étaient donc les puissances de la terre ? et comment, aux premières lueurs de la raison, tout s'est-il écroulé ?

Il est vrai que Luther avait déjà commencé ce travail, mais dans un autre but : il voulait épurer

la foi sans la détruire, et sous son règne la discussion resta dans la théologie. Descartes, plus hardi, la transporta dans la philosophie, qui est toute religieuse; son doute, dirigé contre la scolastique, frappa toutes les traditions; dès lors la vérité apparut, et la secousse fut si violente que l'édifice théologique s'écroula.

Remarquons toutefois que si la mission de Descartes fut sublime, elle fut incomplète: il découvrit le principe qui devait nous délivrer de l'erreur, et se trompa sur le principe qui devait nous rendre à la vérité. « Pour atteindre la vérité, dit-il, il faut une fois dans sa vie se défaire de toutes les opinions qu'on a reçues, et reconstruire de nouveau tout le système de ses connaissances. » Admirable travail que la France pensante voulut faire à son exemple, et qui la délivra tout à coup des castes, des privilèges, des superstitions, des préjugés, de toutes les erreurs, de tous les vices qui la dévoraient. Mais lorsque vint le moment de reconstruire avec ces ruines, chacun prenant sa raison pour jugé, l'unité manqua. On cherchait le principe, et l'on ne rencontrait que des opinions. Alors, faute d'autorité commune, ou plutôt sur l'autorité de Descartes, chaque raison individuelle se fit souveraine: il y eut division, discussion, anarchie, et le siècle tomba dans le chaos.

C'est là le point où nous en sommes; ce sont là les maux qu'il faut guérir: entreprise difficile, et dont le succès peut seul aujourd'hui commencer notre salut. Il s'agit en effet d'arracher l'homme

au mensonge, et de le guider vers la vérité à travers le torrent de ses passions et de ses opinions; il s'agit de reconstruire le monde civilisé sur les bases du monde moral, et de sortir de la licence pour sauver la liberté; les pédants et les législateurs ne peuvent rien là: ce n'est ni à la tribune, ni dans les clubs, ni dans les collèges, ni par des lois, ni par des règlements, que cette révolution doit s'accomplir. Ne demandons rien aux rois de la terre. Pourquoi s'occuperaient-ils de l'avenir, eux qui n'ont pas même de lendemain? N'exigeons rien de l'instruction publique; comment formerait-elle de bons citoyens? on ne lui demande que de bons écoliers! un peuple sans religion peut avoir des écoles, des collèges, de la science, rien de plus. Cherchons donc une puissance de toutes les heures, de tous les moments, de tous les siècles; une puissance indestructible, infatigable, amoureuse de son ouvrage, et qui enveloppe la société tout entière: adressons-nous à la famille, demandons-lui secours pour la famille, pour la patrie et pour l'humanité. L'homme aveuglé par ses passions marche sur les bords de l'abîme, mais il ne veut pas y entraîner son enfant. Une mère peut désirer la fortune, peut rêver la puissance pour le fils qu'elle chérit; mais quelle épouvante si on lui disait: Ce fils, objet de tant d'amour, que tu nourris de ton lait, que tu couvres de caresses, fera l'apologie de Robespierre et mourra sur l'échafaud! Perdue! à jamais perdue la génération qui vient de naître, si dans chaque famille il ne s'élève une voix en faveur de la vérité! c'est la vérité qui nous man-

que ; la vérité, seule vie de l'âme et seul avenir du genre humain.

Mais quelle est cette voix dont l'éloquence doit s'insinuer doucement jusqu'au fond de notre âme ? qui fera entendre à nos enfants ces autorités éternelles qu'aucune révolution ne peut renverser ? Il y a dans chaque famille une divinité méconnue, dont la puissance est irrésistible, la bonté inépuisable ; qui ne vit que de notre propre vie, qui n'a de joie que notre joie, de bonheur que notre bonheur, et dont toute la force vient de l'amour : c'est elle que nous invoquerons. Et toutefois, avant de lui confier nos vœux, avant de lui demander la gloire de la patrie et la félicité de nos enfants, nous devons étudier ce qui a été fait, de nos jours, sur des matières si importantes et si nouvelles. Il sera temps d'appeler l'ouvrier lorsque nous connaîtrons l'étendue de l'ouvrage.

Napoléon disait un jour à madame Campan : « Les anciens systèmes d'éducation ne valent rien ; que manque-t-il aux jeunes personnes pour être bien élevées, en France ? — Des mères, » répondit madame Campan. Ce mot frappa l'empereur ; la pensée jaillit de son regard : « Eh bien, dit-il, voilà tout un système d'éducation : il faut, madame, que vous fassiez des mères qui sachent élever leurs enfants. »

Cette parole profonde est le sujet même de notre livre. N'attendant plus rien de la génération présente, n'espérant plus rien de nos éducations publiques, nous nous sommes dit à notre tour : « Il faut que nous fassions des mères qui sachent élever leurs enfants. »

## CHAPITRE II.

### MISSION DE ROUSSEAU.

J'ai toujours pensé qu'on réformerait le genre humain si l'on réformait l'éducation de la jeunesse.

(LEIBNITZ, *Lettres à Placcius*, t. V.)

Après que le petit enfant est né, une vraie mère le doit nourrir et allaiter de ses mamelles, qui est la belle fontaine que dame nature, sage et providente, a préparée à cet effet... Et quel passetemps plus grand pourroit avoir une femme en ce monde que celui qu'elle a en allaitant ses enfants, des quels le petit patois et gergon gratieux, la difficulté de la prolotion de leurs mots, le rys souef et amoureux, la joyeuseté qu'ils donnent à la maison, passe tous les badins du monde ?

(*Le Livre de la police humaine*, par PATRICE DE SÈVÈS, évêque de Caiète, p. 75.)

Ce fut un mauvais siècle que le siècle de Louis XV : un roi sans pouvoir, des nobles sans dignité, un clergé sans vertu ; les mœurs flasques de la régence, mêlées aux préjugés gothiques du moyen âge ; toute la race féodale en habits brodés, princes, ducs, marquis, gentilshommes et gentillâtres, faisant un art de la corruption et un mérite de la débauche, nobles par la grâce de Dieu, philosophes par la grâce de Diderot : têtes légères, têtes folles, lisant l'*Encyclopédie* comme ses censeurs, sans la comprendre ; aspirant aux pensées profondes, et se réfugiant dans

l'incrédulité, sur la foi des facéties de Voltaire ou d'un conte de Voisenon ! Tel fut le siècle où parut Rousseau !

Au-dessous de cette troupe dorée, il y avait un peuple qui regardait : on l'avait oublié là en bas, dans la rue, et cependant il regardait ; s'amusant de ce grand spectacle, dont les acteurs, dépouillés tout à coup de leurs armures de fer et de leurs enseignes féodales, commençaient à lui paraître d'une race moins pure et moins formidable. Courbé sous le poids de sa longue servitude, ce peuple était resté barbare au sein de la civilisation, ignorant au sein de la science, misérable au sein de la richesse : on ne l'avait instruit ni de ses droits, ni de ses devoirs, et il se trouvait en face de ses maîtres comme un lion devant une proie, libre dans sa force et dans sa férocité.

Et qu'opposait le pouvoir à ces périls imminents ? où étaient la législation qui devait protéger les citoyens, et le culte évangélique qui devait réformer les mœurs ? Le pouvoir n'imaginait rien ; il continuait le passé sans songer à l'avenir, sans songer au peuple ; se servant de la Bastille contre les nobles, de la Sorbonne contre les philosophes, et n'ayant la force ni de modifier les lois restées barbares au milieu des progrès du siècle, ni de réveiller ses docteurs stupidement occupés des miracles de saint Paris en présence des encyclopédistes.

Un homme, un seul homme pensait alors à l'avenir du pays : cet homme n'était pas même Français ; c'était le fils d'un pauvre horloger de Genève, il se

nommait Rousseau. Élève de Plutarque, républicain adouci par l'Évangile, sa misère l'avait rapproché du peuple, sa fierté l'avait éloigné des grands. Frappé de la dissolution générale, il conçoit une de ces idées fécondes auxquelles se rattache, par des fils imperceptibles, le destin de l'humanité. Son but était de donner des citoyens à la patrie ; il semble ne songer qu'à donner des mères à nos enfants. Le lait maternel sera le lait de la liberté. Cachant la régénération de la France sous le voile d'une éducation isolée, il dérobe son élève à tous les mensonges de l'éducation publique : dans ce plan si vaste, où l'on ne voit qu'un enfant et son gouverneur, le génie de Rousseau comprend tout ce qui peut former un grand peuple ; il sait que les idées de liberté individuelle ne tardent pas à devenir des idées de liberté nationale. En élevant un homme il songe à faire une nation.

Quel sera le mobile de cette grande révolution ? au milieu de tant d'avilissements, qui osera vivifier les âmes du saint amour de la vérité ? Il y a dans le cœur de la femme quelque chose de républicain qui l'appelle à l'héroïsme et au dévouement : c'est là que Rousseau cherche un appui, c'est là aussi qu'il trouve la puissance. Il ne vient pas, sévère moraliste, imposer de tristes et importuns devoirs : c'est une fête de famille qu'il invoque, c'est une mère qu'il présente aux adorations du monde, assise près d'un berceau, un bel enfant sur son sein, et toute resplendissante de joie sous les ten-

dres regards de son époux. Tableau ravissant, qui révélait aux femmes une puissance toute divine, celle de nous rendre heureux par la vertu. Non, jamais la parole humaine ne remplit une mission plus sainte; à la voix de Rousseau, chaque femme redevient mère, chaque mère redevient épouse, chaque enfant veut être citoyen. O gloire inespérée! cette génération qu'il replace sur le sein maternel devait commencer la liberté du monde!

Ainsi fut renouvelée la famille, et par la famille, la nation. Ainsi les femmes travaillaient sans le savoir à une régénération universelle. Rousseau les avait mises de son parti sans les mettre dans sa confiance; et lorsque l'Europe croyait ne lui devoir que le bonheur des enfants et la vertu des mères, il venait de jeter les fondements de la liberté du genre humain.

Il faut le dire toutefois, il fut merveilleusement secondé par l'éducation publique, qui tranchait avec le siècle. De temps immémorial vivait dans les collèges l'admiration vertueuse de la Grèce et de Rome: nos pères ne voyaient là qu'une étude de mots froide et pédantesque; mais ces mots exprimaient de grandes choses, et ils passionnaient la jeunesse pour la vie héroïque, la gloire et la liberté. Quel mécompte et quelle indignation, lorsqu'en sortant du collège ce jeune républicain se trouvait tout à coup obligé de jouer son rôle dans la comédie du monde! Il avait rêvé Rome et Sparte, et voilà qu'on le réveillait au milieu des baladins, des courtisanes et des abbés! toutes ses vertus étaient deve-

nues des crimes, et la vie de Brutus, d'Aristide ou d'Épaminondas pouvait tout au plus le conduire aux Petites-Maisons!

Aussi quel enthousiasme à l'apparition d'un livre où respirait l'amour de cette patrie que nous enviions à l'antiquité! Rousseau ne fit pas naître le sentiment, il lui donna une direction inattendue; il reporta notre âme du passé au présent, en sorte qu'un jour la nation entière s'étant confédérée dans une fête civique, au brillant soleil de juillet, toutes les provinces y perdirent leurs noms, et il n'y eut plus en France qu'un peuple français; peuple libre par la puissance de Rousseau, et roi à son tour par la grâce de Dieu!

Telle fut l'influence de Rousseau sur les femmes, et plus tard sur la nation. Tout ce qu'il exigea des femmes, il l'obtint: elles furent épouses et mères. Un pas de plus, et en leur confiant l'éducation morale comme il leur avait confié l'éducation physique, il faisait de l'amour maternel le plus puissant mobile de l'humanité. Malheureusement il s'arrêta. Celui qui en parlant des femmes a si bien dit: « Que de grandes choses on ferait avec ce ressort! » n'ose rien leur proposer de grand; il abandonne à leur tendresse les soins matériels de la première enfance, et croit leur destinée accomplie.

Quelle chose reste donc à faire après Rousseau: l'impulsion qu'il imprima aux études morales a manqué de force, parce qu'elle a manqué d'agent; c'est cet agent qu'il faut chercher, non parmi les doctes et les philosophes, mais au sein même de la

famille. Les hommes n'élèvent guère que ceux qui ont de l'or : on achète un gouverneur ; la nature est plus magnifique, elle en donne un à chaque enfant. Laissez, laissez l'enfant sous l'égide de sa mère ! ce n'est pas sans dessein que la nature le confie en naissant au seul amour qui soit toujours fidèle, au seul dévouement qui ne se termine qu'avec la vie.

### CHAPITRE III.

SUITE DU MÊME SUJET.

DE QUELQUES DOUCES INFLUENCES DE LA FAMILLE.

En toutes choses la grande affaire est le commencement, surtout à l'égard d'êtres jeunes et tendres ; car c'est alors qu'ils se façonnent et reçoivent l'empreinte qu'on veut leur donner.

(PLATON, *République*, liv. II, p. 105, traduction de M. Cousin.)

Les sentiments qui durent toujours sont ceux qui naissent autour de notre berceau, et la voix des vieillards nous répète assez que nos premières émotions sont aussi nos derniers souvenirs.

Il y a dans le livre de Rousseau une contradiction sur laquelle il est bon de jeter quelque lumière.

Si d'une part il rend les mères aux enfants, et travaille ainsi à rétablir la famille ; d'autre part il reprend l'enfant des bras de la mère, et le livre à un gouverneur idéal qui doit tout remplacer. On dirait que son but est de briser tous les liens de la nature : car la nature donne à l'enfant des frères, des sœurs, des oncles, un père, un grand-père, douce prévoyance qui l'environne en naissant des joies de son âge et de la raison des temps passés !

Chasserez-vous cette foule joyeuse, qui le reçoit avec tendresse aux portes de la vie ? Détruisez-vous cette loi qui prépare avec tant de sollicitude des affections à son enfance, des conseils et des exemples à sa jeunesse ? On ne touche point aux lois de la nature sans déranger des prévoyances, sans anéantir des bienfaits. Observez seulement les résultats de cette théorie dans la perte des relations, en apparence si peu importantes, du vieillard et de l'enfant : la Providence ne les réunit qu'un moment au coin du foyer domestique ; mais que de profondes impressions dans cette entrevue si courte, c'est une vie qui se dégage, et une vie qui se prépare : l'enfance se joue autour de la vieillesse pour lui donner ses dernières joies, pour en recevoir ses premières instructions : doux échange, où les faiblesses des deux âges produisent les plus touchantes consonances. Voyez comme les deux extrémités de la vie se rencontrent dans les mêmes penchants, et comme ces penchants sont favorables aux délassements de l'un et à l'éducation de l'autre : il y a un charme qui les rapproche ; le vieillard aime à parler, l'enfant à l'écouter ; le vieillard ne s'aperçoit pas qu'il se répète, l'enfant ne se lasse pas des répétitions ; il s'amuse de ce qu'il sait, comme le vieillard de ce qu'il redit. « Conte-moi l'histoire d'hier, » s'écrie l'enfant, et son attention est captivée aujourd'hui comme elle l'était hier, et cent choses nouvelles le frappent dans cette histoire déjà contée cent fois : ainsi les infirmités mêmes de la vieillesse entrent dans les prévoyances de la nature ; ainsi la troupe folâtre des

petits enfants est attirée par l'amour, retenue par la curiosité sous la main du vieillard qui la bénit !

Certes, le but de Rousseau ne pouvait être de détruire ces ravissantes harmonies : et en effet son livre ne détruisait rien, puisque rien n'existait alors. La dépravation de la société avait tué la famille, et de toutes parts succombaient sous le ridicule les derniers débris de notre moralité, la vertu conjugale et la tendresse maternelle. Le mal était au comble : il ne s'agissait pas seulement de corriger une nation, mais de la refaire en lui donnant des mœurs. Rousseau n'aborde point la question en face ; il peut bien foudroyer le vice, mais la vertu qui donne un ridicule, il n'est pas assez fort pour la faire aimer : dans cette extrémité il s'adresse à l'amour maternel, il réveille un sentiment avant d'imposer un devoir : il émeut les âmes avant de leur montrer la félicité des vertus qu'elles délaissent. Il feint d'isoler son élève pour le soustraire aux corruptions du siècle, mais il le place en effet sur le sein maternel pour reconstituer la famille, et rendre toutes les précautions dont il s'environne inutiles dans l'avenir. Plus je le lis, plus je l'étudie, plus il me semble que ce gouverneur idéal n'est qu'un moyen transitoire pour arriver à la mère de famille.

Cette pensée secrète de Rousseau devient visible au cinquième livre, livre divin, où le gouverneur laisse échapper une partie de son empire, et où la famille commence à reprendre le sien. Émile, quoique élevé dans la solitude, est destiné au monde : il éprouve le besoin d'aimer, et dès qu'il souhaite

une compagne, son isolement cesse ; le voilà tout à coup transporté dans une retraite charmante ; là nous retrouvons la famille : de bonnes gens, dont la vertu orne la vie ; une femme, un mari, une fille, soutiens l'un de l'autre, modèle de piété, modèle d'union conjugale ! un mari véritablement honnête homme, une fille élevée sous les yeux de sa mère, et qui promet de l'égaliser un jour. C'est ainsi que Rousseau prépare le renouvellement de la société : les scènes qu'il esquisse sont toutes naturelles et communes, elles vont droit au cœur : ce n'est point un roman, c'est la vie. Il oppose au tableau gracieux des ravissements de l'amour le tableau plus sévère, mais non moins désirable, de la félicité domestique : les amants avec leurs espérances inquiètes, les parents avec leur tendre sécurité ; le point de départ et le point d'arrivée ; délicieux contraste de toutes les joies de la famille, qui couronne l'ouvrage comme pour nous en montrer le but.

Et toutefois ce livre admirable commence par une impossibilité : Rousseau peut bien nous promettre des *Émile*, mais où trouvera-t-il des gouverneurs ? Aux perfections qu'il en exige, qui sera digne de ce noble emploi ? Certes, si un être aussi dévoué existe ici-bas, il n'élèvera jamais que son propre enfant ; c'est donc encore à la famille que le philosophe nous ramène. Aussi plusieurs femmes crurent-elles lui obéir en s'attribuant les fonctions du gouverneur, mais elles ne marchaient qu'en tremblant sur ce terrain qui fuyait sous leurs pas. Le préjugé gothi-

que qui les condamne à la futilité les enchaînait encore. Rousseau lui-même y avait cédé en élevant Sophie dans cette ignorance vulgaire, qu'il songeait peut-être à lui rendre funeste : dès lors les femmes s'arrêtèrent, et leur respect pour cet oubli du maître fut un des grands malheurs de la société. Toutes les perfections si difficiles à réaliser dans un gouverneur, il ne fallait qu'un mot pour les obtenir d'une mère !